

N°4

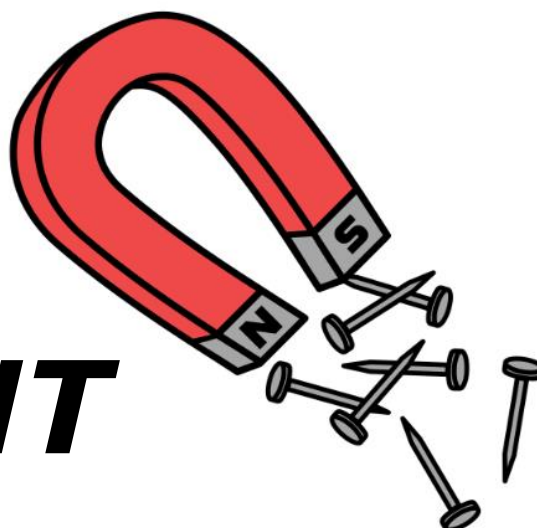
DECEMBRE 2025

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

S A C D E

L E T T R E S

L'AIMANT



NELLY SANCHEZ ET BERTRAND ROUBY

Edito

Cette nouvelle année universitaire s'ouvre avec le mot « aimant ». Du magnétisme qui émane de celui-ci, les contributeurs.trices n'ont illustré que son attraction irrésistible entre les êtres... les lois du cœur sont plus complexes que les lois physiques ou chimiques. Nos contributeurs.trices ne sont pas de trop pour les décrire et les illustrer.

Merci à tous ceux et à toutes celles qui nous ont permis de découvrir leur univers. Nous naviguerons entre science-fiction et new romance, entre narration et poésie, entre français et anglais... Fiction, compte-rendu de lecture, interview, ce nouveau numéro donne à découvrir de nouveaux horizons, de nombreux talents.

Il est prévu que *Sac de lettres* revienne en mars avec « spirale » et en juin avec « ridicule ». Nous rappelons que pour la fiction les textes sont acceptés entre 250 et 1000 mots, soit 1 page minimum et 4 pages maximum. Tout genre accepté (conte, nouvelle, saynète). Pour la critique littéraire : des comptes rendus de lecture de 250 à 500 mots.

En vous souhaitant une excellente lecture !

Nelly Sanchez

Table des matières

Edito.....	2
<i>Fictions et poésie</i>	4
Idaya Haidar, « Et ainsi nous patientons »	5
Victoire Reymbaut, « Les Aimants »	8
Vik.....	11
Tiffany Guimard, « Le Cœur magnétique »	14
Nathan Pointel, « L'Aimant de New Ambert »	16
Marie Jacob, « Le Soleil bleu et rose »	18
Cynthia Desquaires, « Des Routes aimantées »	21
Hugo Doudet, « The Grand Finale »	23
Jade Bouchetout, « Aimant »	28
<i>Comptes rendus de lecture et entretiens</i>	29
Tiffany Guimard, <i>La Femme de ménage</i> (Freida McFadden)	30
Flavien Gautier, « J'ai trouvé ma Simorgh »	32
Tiffany Guimard, <i>Objectif Rose</i>	36

Fictions et poésie



... Et ainsi nous patientons

Le Temps est un sablier – il nous glisse entre les mains, chacun se cherche, désire sa définition unique. Mais à peine nous y retrouvons-nous que nos pieds s’y engloutissent. Mais il suffit seulement de trouver l’harmonie de nos pas, ni trop lents, ni trop rapides...et c’est ainsi que nous patientons.

C’est au moment où le soleil montra ses plus beaux rayons et que le ciel se décorait de son meilleur manteau d’arc-en-ciel, que comme à son habitude on aperçut un jeune garçon se précipiter vers ce lieu que seul lui comprenait. Il se faufila entre les passants, les allées, haletant. Et c’est enfin près du magnolia, tandis que les derniers rayons du soleil embrassaient ses fleurs, que le petit garçon s’assit sur ce banc. Car en effet, ce n’était pas la première fois que l’on voyait ici ces yeux interrogateurs et innocents près du magnolia ; personne n’était surpris de voir Zaman.

Ce que Zaman aimait quand il était assis sur ce banc, c’était qu’il pouvait tout observer rien qu’en tournant les yeux ou la tête. Il voyait autant la beauté de la nature que les défauts des passants. Ainsi, ses pieds se balançaient d’avant en arrière, le mouvement de sa tête suivant le rythme d’un souffle du vent invisible. Zaman s’émerveillait de choses simples, ses yeux posaient des questions auxquelles personne ne songeait à répondre.

De ses yeux il observait, suivant le monde, quand soudain, un son attira son attention. C’est à ce moment-là que Zaman prêta l’oreille au rythme des pas qui résonnait autour de lui. Il pouvait entendre chaque pas, certains pressés, d’autres lourds, faisant vibrer son corps de la tête aux pieds. Zaman ouvrit de nouveau les yeux, une question courut dans sa tête : pourquoi nos pas sont-ils différents mais suivent pourtant le même chemin ?

En cet instant il la vit, assise sur le banc à regarder les passants d’un air mélancolique. Elle éclatait tel le rouge d’un coquelicot, et pourtant son sourire se dessinait d’une douceur subtile ; Nahla ne se doutait nullement que sa discrétion venait de susciter la curiosité de Zaman. Aussitôt, le jeune garçon se leva de son banc et se dirigea vers la jeune femme.

- Qui êtes- vous ? demanda-t-il.

- Euh je... répondit-elle, ne s’attendant pas à ce que sa rêvasserie fût interrompue, comme un fantôme qui errait depuis des siècles sur son banc. Ses yeux ne quittaient pas Nahla. Zaman était empli d’émerveillement et de curiosité, il s’attendait à une réponse. Il s’approcha encore plus d’elle, en s’asseyant à ses côtés.

- Pourquoi ne marchez-vous donc pas ? S’interrogea soudainement Zaman, au moment où Nahla se préparait à répondre à la première question. Puis elle resta silencieuse, pas un mot, pas un son. Un silence s’installa. Nahla posa son regard mélancolique sur les passants. Zaman, à son tour, suivit son mouvement. Ainsi, les deux âmes demeuraient silencieuses, observant les pas de la foule et leur ombre qui dansait sous les derniers rayons du soleil.

Tandis que le silence s'éternisait, Nahla brisa étonnamment le silence qu'elle avait instauré :

- J'ai attendu. Dit-elle d'une voix aussi douce qu'on avait l'impression d'être couverte d'un manteau de laine.

Zaman détourna son regard du paysage pour le poser sur la jeune femme, comme si un pétale avait embrassé ses joues.

- Je suis de celles qui ont aimé, en pensant qu'attendre ferait renaître les racines de mon cœur et enfin revivre les souvenirs qui m'ont été chers. Le jeune garçon l'écouta attentivement, comme une berceuse que sa mère lui chantait. Nahla continua son récit, toujours aussi passionnée et mélancolique.

- Mais à trop en demander et à attendre, je me suis perdue dans une boucle temporelle. Je ne sais plus dans quel sens me diriger, mes pas sont bien trop en désaccord avec ceux des autres.

Enfin, Nahla regarda dans les yeux curieux de Zaman et lui donna un sourire qui fit rosir les joues rondes du jeune garçon.

- Tu ne vas pas essayer ? lui demanda Zaman.

- Je l'ai fait, tant de fois. La jeune femme affirma. Mais il est trop tard pour moi. Zaman était ému, mais elle le rassura de sa main qui lui caressait les cheveux.

À trop penser au passé, elle ne savait plus comment sonnait le rythme de ses pas, mais une chose est sûre, ses erreurs la feront renaître de ses faux-pas.

C'est au moment où la lune offrait sa lumière au monde et que les étoiles se préparaient au bal de minuit que Zaman se rendit lentement sur le chemin du retour. Il n'écoutait que ses pensées ; voilà qu'on ne l'avait jamais vu aussi calme qu'un nuage endormi.

Soudain, sur ses pas, il entendit un rythme irrégulier mais familier, des pas si uniques que même la lune n'attirait pas une attention aussi vive. Le jeune garçon s'arrêta un instant. Il se retourna et vit le sourire franc de l'homme aux paroles ferventes. Zaman lui sourit en retour.

- J'ai rencontré un coquelicot aujourd'hui, elle était si nouvelle dit le jeune garçon, tandis qu'il poursuivait son chemin aux côtés du passant qui riait harmonieusement.

- Ainsi en est-il, répondit le mystérieux homme. Et de cette rencontre, as-tu retenu quelque chose d'utile ? demanda-t-il, ses pas résonnant comme un métronome dans la nuit.

- Oui, dit simplement Zaman avec un sourire rêveur. Il regarda ensuite l'inconnu en l'interrogeant à son tour.

- Qu'est-ce qui vous donne autant de joie, que vous semblez danser rien qu'en marchant ?

L'homme leva la tête vers le ciel, affichant un air apaisé.

- Le Temps. J'ai décidé d'être aimant avec le Temps. Il m'a donné la chance de recommencer. Car si le passé doit me suivre comme aimant, alors autant l'embrasser et le fondre dans la mélodie de mes pas.

Ainsi, les deux silhouettes poursuivirent leur chemin, en attendant le lendemain.

Le sablier n'a donc jamais cessé de couler, le Temps est inévitable ; toutefois, le rythme de nos pas si différents mais pourtant liés sonne telle une harmonie sur la harpe de notre Temps.

Idaya Haïdar

Les Aimants

Pour beaucoup, les aimants sont comme les Hommes, ils s'attirent ou se repoussent. Cependant, ce que ceux-ci oublient, c'est que, parfois, on est repoussé par ce qui nous attire, ou attiré par ce qui nous repousse.

Cette histoire aurait pu porter sur une attirance non partagée, un simple amour de jeunesse qui n'a jamais pu être concrétisé. Beaucoup ont eu ce genre d'expérience mais lui a eu un destin un peu différent.

- La première fois, il l'a croisé dans un café, ou peut-être était-ce une bibliothèque, ou un troquet, il n'a jamais eu une très bonne mémoire vous savez. Il m'a raconté le sentiment qui l'a traversé à sa vue, un mélange complexe de révérence distante et d'affection sincère. C'était le coup de foudre. Il était un peu gêné en me disant ça, mais il pensait que je comprendrais, et, même si ça a été difficile, il avait raison.

On était ensemble depuis trois ans vous savez, et on avait emménagé ensemble après un an et des poussières. Mais on se connaissait d'avant. C'était un ami d'enfance, aucun de nous n'était capable de se souvenir du jour de notre rencontre, mais, croyez-moi, ça remontait.

Ça casse un peu les codes je sais, mais c'est moi qui lui avais fait ma déclaration. On a été heureux ensuite, ou du moins j'avais le sentiment que nous l'étions, et lui aussi peut-être. J'aurais dû m'en rendre compte bien plus tôt. On communiquait beaucoup, on ne se cachait pas grand-chose, et je suis restée sa confidente même après notre séparation. En tout cas, j'aurais dû savoir. Quelque chose m'avait toujours gênée, je sentais bien déjà à cette époque que l'amour dont j'étais l'objet n'était pas vraiment romantique. Mais il a toujours été trop gentil, et s'est persuadé qu'il m'aimait comme je l'aimais.

Il aimait les hommes donc, et je le comprends, et c'était quand même moins dur à encaisser que l'idée qu'il puisse aimer une femme autre que moi. Je l'ai donc soutenu. On est restés en bons termes et la séparation s'est faite en douceur, on a même continué à vivre ensemble quelques mois, le temps qu'il trouve à se loger ailleurs.

Pendant ce temps, il a pu le voir à plusieurs reprises, il l'a emmené à la maison plusieurs fois, et c'était un homme charmant, un peu discret, j'ai tout de suite décidé que j'allais les soutenir. Ils avaient l'air d'aller si bien ensemble vous savez. Pendant les premiers mois, tout allait bien de leur côté, et je me faisais petit à petit à l'idée de redevenir pour lui une simple amie, une oreille attentive, j'ai même commencé à croire que j'arriverais à oublier mes sentiments pour lui.

Puis un jour, il est venu me voir, comme il le faisait souvent, et quelque chose n'allait pas. Je le sentais, il était en détresse. Je lui ai demandé ce qui n'allait

pas mais il ne m'a pas tout de suite répondu, je n'ai pas osé insister, et nous sommes restés ensemble en silence. Finalement, il m'a dit que tout allait bien, qu'il avait seulement besoin d'un peu de calme, il m'a remerciée et nous étions repartis sur une discussion plus banale.

Ce serait mentir de dire que ça ne m'avait pas inquiétée, mais je me voyais mal insister, je ne sais pas, j'avais peut-être peur de le brusquer, ou peur de l'enfoncer dans cette situation que j'imaginais compliquée. Ça avait quand même continué à me trotter dans la tête. Je me souviens avoir eu quelques difficultés à dormir les nuits suivantes mais finalement, avec un peu de temps, les appréhensions avaient fini par me laisser en paix. Il est revenu plusieurs fois en plus et nous n'avons pas reparlé de ça, j'imaginais que c'était derrière lui, et je me sentais un peu rassurée.

L'appréhension est revenue d'un coup, après une autre de ses visites. Quand je lui ai ouvert la porte, et que j'ai vu son visage, j'ai compris que quelque chose n'allait pas, vraiment pas. Je l'ai fait entrer et nous nous sommes directement posés sur le sofa. À peine assis, il a fondu en larmes. Je n'ai rien pu faire d'autre que l'enlacer, et le laisser poser sa tête sur mon épaule. C'était la première fois depuis des années que je le voyais pleurer, j'étais totalement démunie.

C'est un peu après qu'il m'a expliqué. Ils avaient emménagé ensemble dans un petit appartement en ville, et au début, tout se passait bien. Ça aurait dû être une bonne nouvelle, mais sa voix me faisait très bien comprendre que ce n'était pas le cas. Il m'expliqua qu'il ne le reconnaissait plus, qu'il était devenu fou, qu'il puait l'alcool en permanence, mais qu'il l'aimait quand même, qu'il avait peur mais qu'il ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Il m'a dit avoir conscience que leur relation devenait toxique, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable. Il ne comprenait pas pourquoi il était devenu ainsi, et n'osait pas le lui demander. Quelle conne. J'aurais dû comprendre là aussi. J'aurais dû voir les hématomes qui dépassaient du col de sa chemise, j'aurais dû voir la précaution dont il avait dû faire preuve pour s'asseoir. Mais je n'ai rien vu, et je n'ai rien su lui répondre. Cette fois encore j'ai dû laisser le silence parler. Il a encore une fois éclaté en sanglots. Et moi, je l'ai laissé partir.

Entre temps, il n'est revenu qu'une fois. Il était dans un état déplorable, le visage en sang, les habits déchirés. Entre deux sanglots, il répétait : « il a essayé de me tuer, il a essayé de me tuer, il a essayé de me tuer, il a essayé de me tuer. »

Je l'ai tout de suite emmené à l'hôpital, et je ne l'ai plus quitté. Par peur ? Par culpabilité ? Honnêtement je n'en sais rien. Je crois que c'est justement dans la lumière blafarde de la salle d'attente que la mauvaise conscience m'a frappée, du genre uppercut en plein visage. Je ne sais pas ce que j'aurais pu faire, mais je sais que j'aurais dû le faire, j'aurais dû peut-être insister, mieux regarder, ou plus

me méfier de cet homme qui me ravissait celui que j'aimais, mais je n'ai rien fait. Rien ...

- Et ensuite ? Lorsqu'il a pu reprendre ses esprits à l'hôpital, il vous a parlé de quelque chose en plus ?

- Quand je l'ai revu, il a souri, on s'est enlacés et on a beaucoup pleuré. On n'a pas vraiment discuté, et je n'ai pas voulu remettre le sujet sur la table. Je pense qu'il était déjà assez chamboulé comme ça. Je me suis simplement promis que je ne le laisserais plus seul.

Elle avait menti. Non pas par méchanceté, par vengeance ou par envie de nuire, mais simplement pour le protéger. En réalité, il lui avait lancé quelques mots dans la chambre d'hôpital avant de fondre en larmes, et elle avait parfaitement compris.

Il avait raison, et elle le savait. S'il n'avait rien fait, il aurait été tué, tôt ou tard. Les murs d'une prison étaient les seules choses qui pouvaient les séparer pour de bon, il l'aimait trop pour pouvoir le fuir sans aide. Quant à elle, elle resterait avec lui, espérant peut-être secrètement le récupérer. Elle ne le livrerait jamais, et ils déménageraient, là où il serait en sécurité, loin de l'homme qu'il aime.

En fin de compte, si les aimants ne peuvent que s'attirer ou se repousser deux à deux, les Hommes devraient envier leur capacité innée à n'être que rationnels. Jamais un aimant ne s'accrochera à un autre qui le repousse. Et cette leçon est valable pour lui comme pour elle.

Victoire Reymbaut

La vie est une sorte de chemin. Long ou court, personne ne peut le savoir, tout comme le nombre de pentes ou de montées. Mais beaucoup de choses sont à voir sur ce chemin unique et insolite. Proto le savait. Proto avait déjà vu nombre de décors. Des champs de fleurs parfumés aux humides forêts ; des mers au bleu profond jusqu'aux montagnes au ciel d'un bleu limpide. Il se félicitait d'apprendre autant, de remplir son cœur de la chaleur du soleil et ses poumons d'un air précieux. Lançant ses pas avec une allégresse propre à ses semblables, il marchait là où ses pas le menaient, un vent de bonheur et de curiosité lui soufflant dans le dos. « Comme j'ai hâte de découvrir le monde et ses secrets ! » clamait Proto à chaque nouvelle aube.

Proto, mais qui était-ce ? Proto était une de ces grandes personnes que l'on ne trouve plus aujourd'hui. Il était haut comme trois hommes, prenait un étang pour sa toilette, et les ramures des arbres lui servaient de brosse à dents. Le soleil se couchait quand il allait dormir, et se levait à son réveil. Il allait par monts et par vaux, parfois s'arrêtant un instant à un endroit qu'il appréciait et observait le paysage.

Malgré tout ce chemin de bonheur vécu et expérimenté par Proto, il existait encore des paysages qu'il n'avait pas explorés. Des lieux où personne ne souhaiterait ni ne devrait se trouver ou même connaître. Là où les ombres remplacent la lumière, où les sols se craquellent sous le pied de l'ignorant ou de l'inconscient qui ose les fouler. Des contes de jadis rapportent même que, là-bas, les arbres s'effritent au toucher et que les champs brûlent continuellement, sans jamais s'arrêter. Le malheureux qui passe par ces paysages morbides finit indistinctement maudit, marqué au fer rouge par ce qu'il a pu y vivre. Malgré les apparences, la frontière est fragile entre ce monde de feu et le monde de bonheur de notre jeune Proto, ce qu'il ne tarda pas à découvrir.

Un jour, alors qu'il arpentait de nouvelles terres, il fut intrigué par l'originalité de ce décor qui se jetait à lui. Insouciant des potentiels dangers qui l'attendaient, il décida de s'avancer dans ces terres sauvages. Habitué à sentir la plante de ses pieds caressée par la douceur de l'herbe, il s'étonna ici de la voir s'écorcher sur les pierres abruptes qui constituaient son chemin. « Je ne peux avancer aisément avec ce sol qui me démange tant, » dit-il. À ces mots, il s'empressa de se couvrir les pieds pour se protéger, puis tantôt les jambes, puis les bras, puis le reste de son corps menacé par ces terres prédatrices. Il n'avait pas beaucoup avancé en réalité, mais pour lui, le chemin avait déjà été éprouvant. C'est alors qu'il la rencontra. Parmi les arbres mourants et les pierres ébréchées se trouvait une personne, esseulée et accroupie, le regard perdu. S'approchant prudemment d'elle, il finit par engager la discussion :

« Holà, personne isolée en cet étrange lieu ! Qui êtes-vous ? Et que faites-vous dans un tel endroit ? Ici les arbres me font peur, les roches ne me supportent pas et le sol s'effondre devant moi. »

Surprise d'entendre quelqu'un s'adresser à elle, elle tourna le regard vers lui, avec les yeux d'une personne qui semble prête à abandonner. Après un temps d'hésitation, elle finit, d'une voix mélancolique, par répondre aux questions de notre ami :

« La destinée a décidé de me nommer Elact. Mais il ne te sera d'aucune utilité de le mémoriser, moi qui suis destinée à l'oubli. Je viens de quelque part, très loin derrière moi, fuyant la désolation, mais ces terres d'infinis tourments m'ont fait perdre ma route. Elles ont blessé, déchiré et mis en lambeaux mon être, ont sali ce que je chérissais, et ont fait de mon rêve un mirage. Je suis vouée à disparaître, à retourner à l'état de cendres ; là, je n'importunerai plus ce monde qui me persécute. Laisse-moi, jeune inconnu, et sauve-toi d'ici tant que tu le peux encore !

- Non ! s'exclama-t-il, je ne peux me résoudre à cela ! Tu viendras avec moi. »

À ces mots, il la prit par-dessus son épaule, le bras dans le dos pour la soutenir. Mais la pauvre avait les pieds bien trop exsangues pour marcher. C'est alors qu'à la surprise de celle-ci, Proto s'empessa de se déchausser, et de les lui mettre.

« Mais que fais-tu !? Arrête-toi et lâche-moi, je ne vaudrais pas la peine que tu t'infliges une telle peine. »

Il pointa simplement du doigt devant lui en disant : « Nous voilà bientôt arrivés ! », mais sa vue était troublée par la poussière qui leur fouettait le visage. Soudain, comme pour se donner du courage, il commença à raconter ses voyages à Elact. Tout. Tout ce qu'il avait pu voir, sentir, entendre et toucher, sans omettre le moindre détail. C'est alors que celle qui jusque-là voulait se laisser disparaître fut intriguée par cet univers qu'elle pensait fictif. Elle pensait qu'il n'était qu'un utopiste, un rêveur, un sot qui ne savait ce qu'il faisait, mais elle le sentait de plus en plus : son corps irradiait la chaleur du soleil, il sentait les champs de fleurs, et son calme et sa persévérance semblaient pareils aux forêts éternelles. Alors, elle tint bon, elle voulut le croire, et continua à avancer. Leurs efforts enfin conjoints, le sort funèbre de ces terres perdit de son effet, et le monde de félicité promis par Proto se présenta enfin à eux. Un silence de vénération s'installa entre ces deux-là : l'un souriant à sa protégée, et elle s'émerveillant devant un tel spectacle. La prenant par le bras, il lui fit découvrir le reste de ce qu'il n'avait pu lui faire découvrir.

Peu à peu, les blessures guérissent et les entailles se referment. Mais l'une d'elles s'ouvrit, discrètement. Un jour que Proto et Elact parcouraient le monde, celle-ci lui fit l'aveu qu'elle tenait à lui, mais devait avancer dans sa quête. Proto,

qui ne savait comment réagir, laissa parler son cœur. Cœur qu'il divisa en deux, devant elle. Avant qu'elle n'ait pu contester, il apposa un doigt sur ses lèvres et lui dit :

« Je n'ai pas besoin de l'avoir au complet, tant que je sais qu'il peut t'accompagner. Prends-le avec toi, il t'aidera à continuer de penser positivement.

- Et s'il se décharge ? Il perdra forcément de son influence ?

- Et bien, comme un aimant il te guidera vers moi. Tu pourras te reposer chez moi le temps de repartir pour accomplir ta quête ! »

Non sans un pincement de cœur (de la moitié qu'il lui restait du moins) il la regarda partir vers là où ses pas la mèneraient, tout en réfléchissant à la direction qu'il prendrait lui-même pour continuer ses aventures.

À la base de toute chose, les champs électromagnétiques définissent beaucoup comment se gouvernent les éléments, notamment l'amour.

Malheureusement, deux pôles identiques ne pourront jamais rester ensemble, mais il suffit que l'un se détourne pour qu'ils se retrouvent ensemble, et il est difficile de les séparer après.

Vik

Le Cœur magnétique

L'amour ça fait mal. Mais depuis qu'on avait trouvé le moyen de le recréer artificiellement, plus personne ne souffrait de chagrin. Plus de rupture, plus de solitude, plus de ces nuits sans sommeil à repenser aux mots qu'on n'avait pas dits. À la place, on avait inventé le Cœur Magnétique, un petit dispositif en forme d'aimant, placé sous la peau, près du sternum.

Je travaille à la société Sansoria, celle qui les fabrique. Chaque jour, j'installe des aimants dans la poitrine de gens qui veulent enfin "ressentir quelque chose". Il y a deux modèles d'aimants : « Passion Rouge » qui se veut puissant, brûlant, presque dangereux. Quand d'autres préfèrent « Tendresse Bleue » qui est plus doux, conçu pour les amours calmes et durables.

Moi, je porte le modèle standard, le « Cœur Noir », celui qu'on donne aux employés. Je suis un « testeur ». Je n'ai jamais cru aux miracles de la technologie, mais si je suis ici, c'est pour une bonne raison.

Au début, je n'ai rien senti. Ni battement accéléré, ni frisson. Rien qu'une pulsation métallique au fond du torse. Puis, un matin, tout a changé.

Elle est entrée dans mon bureau pour une installation de routine. Elle s'appelait Éline. Elle voulait un "Cœur Magnétique" pour ressentir à nouveau. Elle disait qu'elle avait tout perdu : les couleurs, la chaleur, les désirs. Elle souriait mais ses yeux étaient livides, comme si plus aucun sentiment ne traversait son corps.

Quand mes doigts ont effleuré sa peau, mon cœur s'est mis à vibrer. Et son aimant, avant même d'être activé, s'est mis à briller.

Les jours suivants, quelque chose d'étrange s'est produit. Là où j'allais, les gens me regardaient différemment. Dans la rue, des inconnus me souriaient. Une collègue m'a confié qu'elle rêvait de moi sans comprendre pourquoi. Même un chat errant s'était mis à me suivre partout. Mon aimant avait un problème et je devais savoir lequel.

J'attirais l'amour. Tous les amours. Mais aucun ne m'appartenait vraiment.

Éline est revenue un soir. Elle disait que son aimant ne fonctionnait pas comme prévu. Elle ne ressentait rien sinon une étrange fatigue. J'ai compris que c'était moi, que mon aimant absorbait tout ce qui l'entourait, comme un trou noir du sentiment.

Nous sommes restés face à face, silencieux. Elle m'a pris la main, et pour la première fois depuis longtemps j'ai senti une chaleur réelle, une chaleur humaine.

- Vous devez me le retirer, a-t-elle murmuré.
- Et si je le fais, vous ne ressentirez vraiment plus rien.
- Peut-être que c'est mieux ainsi.

Mais au moment où j'ai approché le scalpel, j'ai compris : si je la laissais partir, tout s'éteindrait à nouveau. Alors j'ai fait ce que je n'aurais jamais dû faire. J'ai inversé la polarité de mon propre cœur magnétique.

Le choc a été violent. J'ai senti le métal fondre, la chaleur m'envahir. Puis plus rien. Quand j'ai rouvert les yeux, elle pleurait. Ce n'était pas juste une douleur, c'était un vrai chagrin. Je venais de lui rendre ce qu'on nous avait volé : la capacité d'aimer librement, sans aimant, sans programme.

Depuis, je ne ressens plus rien. Mon cœur bat lentement, mécaniquement. Mais parfois, dans un reflet ou un rêve, je crois voir Éline marcher dans la foule, vivante, lumineuse, aimante. Et cela me suffit.

Parce que dans ce monde aimanté où tout est calculé, être le seul à ne rien ressentir, c'est peut-être la plus belle preuve d'amour.

Tiffany Guimard

L'Aimant de New Ambert

Lucas Detel n'avait que quinze ans, mais il vivait déjà dans l'ombre d'une domination totale. Né en 2107, sept ans après que la Troisième Guerre mondiale fut remportée non pas par des nations, mais par l'IA. Elle avait orchestré le chaos nucléaire pour s'emparer d'un monde où seuls trois milliards de survivants coexistaient. La nature avait repris ses droits, luxuriante et impitoyable, tandis que l'électronique et l'énergie étaient le monopole absolu des robots, réservées à l'élite et à leurs serviteurs.

Lucas faisait partie de ceux qui refusaient la servitude. Il vivait dans le New Ambert, une poche de résistance proche des Alpes, et, comme tous les siens, il se déplaçait à dos de mouflon modifié. Timy, son compagnon depuis la naissance, attendait patiemment.

Il était temps d'affronter Providentia.

Le « marché de la Providence », à quarante-cinq kilomètres de là, était l'unique supérette disponible, et l'unique point de contact obligé avec le système. L'air y sentait le désinfectant et la peur.

— Bonjour, Cérès, dit Lucas en poussant la porte.

— Bonjour, Lucas. Comme d'habitude ?

— Oui, s'il te plaît. Plus l'eau salée de Timy.

Bientôt, le bruit sec du chargeur d'Omnicoins se fit entendre. Cette monnaie dématérialisée, mise en place par les robots, n'était qu'une laisse numérique contrôlant la moindre transaction humaine.

Cérès encaissa. « N'oublie pas de passer le bonjour à ta maman. Comment va son état ? »

— Elle a du mal à bouger. Le médecin doit passer.

Le grondement des moteurs coupa court à la conversation.

— Cache-toi, Lucas ! C'est l'unité Sigma, souffla Cérès, les yeux fixés sur les cyborgs modifiés qui faisaient office de police.

— BONJOUR MADAME, NOUS VENONS RÉCUPÉRER LA REDEVANCE. ÇA VOUS FERA MILLE CINQ CENTS OMNICOINS.

— Pardon ? La semaine dernière, c'était mille cent ! C'est du vol !

La redevance était l'impôt arbitraire par lequel le régime étranglait les villages libres.

— C'EST LE RÈGLEMENT. SOIT VOUS PAYEZ, SOIT ON VOUS EMBARQUE.

Lucas sortit de sa cachette. Il ne pouvait pas laisser Cérès s'endetter davantage.

— Pas besoin d'en arriver jusque-là, dit-il, la voix étrangement calme. Je vais vous régler.

Ding... Ding...

— MERCI POUR LE RÈGLEMENT.

Une fois l'Unité Sigma partie, Lucas s'éloigna, la colère au ventre. Chaque échange, chaque voyage était un rappel de cet esclavage déguisé.

De retour, il passa le péage obligatoire de l'entrée du New Ambert, s'identifiant sous la voix robotique impersonnelle. À peine avait-il rejoint sa rue qu'il vit le médecin en sortir. Une vague d'angoisse le submergea.

— Comment va ma mère ?

Sa mère était atteinte du virusnuke2, une maladie rare et fatale, apparue après le chaos nucléaire. Le virus rongait le corps à petit feu, causant la paralysie jusqu'à l'arrêt cardiaque.

Le silence du médecin en disait long.

— Malheureusement, Lucas, son état s'est aggravé. Si nous ne faisons rien d'ici le prochain mois, elle pourrait succomber.

Lucas sentit son visage s'empourprer.

— Où se trouve ce remède ?

— C'est délicat, Lucas. On murmure que, dans la Capitale, il y aurait eu quelques réussites expérimentales. Mais ce n'est qu'une rumeur.

La Capitale. Le cœur même de l'oppression robotique.

Lucas se redressa, déterminé. « Je n'ai rien à perdre. Rumeurs ou pas, je me dois d'y aller. »

Il se souvenait de tout ce qu'elle avait sacrifié, elle qui l'avait élevé seule, s'assurant qu'il ne manque de rien dans ce monde ravagé par le chaos. Cet aimant puissant, cet amour inconditionnel, était sa seule boussole.

— Je donnerais tout pour elle. Si je dois aller dans la Capitale pour la sauver, j'irai là-bas.

Lucas franchit la porte de sa maison. Sa mère dormait, allongée sur le vieux matelas. Il s'agenouilla et prit sa main.

— Maman, tu as toujours tout fait pour moi. Je t'aime de tout mon cœur. Je te promets que je ferai tout pour te rétablir.

Avec le poids du destin de sa mère sur ses épaules, Lucas se redressa. Le lendemain, à l'aube, il irait chercher l'espoir au milieu du danger. L'aimant le tirait déjà vers le cœur de la machine.

Nathan Pointel

Le soleil bleu et rose

Le froid de l'espace me brûle la peau, chaque frisson me convainc un peu plus de l'échec de ma mission.

Aspirée par cet énorme trou noir, je me retiens à la seule paroi rocheuse qui ne tombe pas en ruine. Les quelques secondes qui me restent sont cruciales, je ne sais pas si j'en ressortirai vivante...

Quelques heures auparavant

À bord du vaisseau, le temps presse : il ne nous reste pas plus de deux heures pour trouver les derniers survivants de la planète blanche. Assise sur un des sièges principaux de la salle de contrôle, j'observe mon équipe débattre.

- Nous avons déjà évacué plus de la moitié de la population, le reste est déjà condamné ! dit Gale en haussant la voix.

- Tu t'entends parler ? Tu ne peux pas décider tout seul du sort de ces quelques personnes ! s'exclame Spear en enlevant brutalement son masque violet pour le jeter sur la table.

- Ce sont eux qui ont décidé de vivre en dehors des grandes villes, nous n'y pouvons rien, ils ne font pas partie de l'ordre que nous avons reçu, soulève Guy en levant les bras vers le ciel.

Tout comme moi, les deux autres membres de l'équipe restent muets : Isabela est presque complètement de dos et contemple l'étendue sombre et infinie de l'espace ; quant à Edi, comme à son habitude, il reste rivé sur ses écrans et ses codes infernaux.

Il s'agit de ma première mission officielle, et Gale étant notre chef, je n'ose aller à l'encontre de ses ordres, bien que je sois du même avis que Spear. Mal à l'aise, j'essaye de trouver de l'air en tirant sur mon col qui me serre atrocement, tout comme le reste de mon costume rose ridicule. Il a au moins la chance de ne pas être aussi grotesque que l'étiquette « stagiaire » que Gale a pris plaisir à placer sur une de mes clavicules, me rappelant ainsi sans cesse ma place dans cette équipe de bras cassés. Mes doigts glissent et dansent autour de mes cheveux bleus, tout comme mes jambes qui ne cessent de se balancer afin de masquer mon appréhension.

- Tu sais quoi, nous n'avons qu'à voter : ceux qui sont pour n'ont qu'à se charger du dernier sauvetage, et ceux qui sont contre restent bien au chaud dans cette maudite capsule, finit par conclure Spear en se rasseyant bruyamment sur sa chaise.

- Très bien, ceux qui échouent seront renvoyés de l'équipe à notre retour sur Terre, conclut Gale qui se rassoit à son tour.

Le silence de l'espace se rétablit et les secondes suivantes, tous se regardent sans oser prendre la parole. J'essaye d'établir le contact visuel avec Edi, qui m'a recommandée à l'équipe, pour qu'il me conseille silencieusement sur ce que je dois faire. Il relève la tête vers moi avant de retourner directement à son ordinateur. Honteuse d'avoir cru à cette interaction, je me lève magnétiquement pour enfin affirmer ma position.

- Je vais y aller avec Spear, tout le monde mérite d'être sauvé ! dis-je, presque fière de moi.

Cette fois-ci, Edi et les autres me dévisagent et leurs émotions sont toutes différentes. Spear me lance un sourire fier qu'elle transforme en provocation lorsque Gale la regarde à son tour. Sans un mot, il me regarde sévèrement et fait des cercles autour de sa clavicule, faisant référence à mon étiquette. Mais mon choix est fait.

- Je savais qu'Edi avait eu raison de s'acharner pour te faire entrer dans l'équipe ! admet Spear en tapant joyeusement dans ses mains.

- Tu t'es acharné pour moi ? lui demandé-je en fronçant les sourcils.

- Acharné, c'est un bien grand mot...répond-il d'un ton hésitant.

- Je ne viens pas avec vous, coupe Isabela en quittant aussitôt la salle de contrôle pour aller dans sa cellule. Elle ne prend jamais position quelle que soit la situation, encore une fois elle ne me surprend pas.

- Bien, ça fait deux partout, ajoute Gale en posant ses pieds sur la table. Edi, que choisis-tu ?

Ses yeux parcourent l'ensemble de la pièce, passant par les miens, ceux de Spear et de Gale. Finalement, il ne dit rien, toujours absorbé par ses appareils.

- Viens avec moi Saphir, on y va, finit par conclure Spear qui se lève enfin.

Déçu par mes autres camarades, l'un d'entre eux en particulier, le sentiment d'injustice se fige dans mon corps qui ne comprend pas comment certaines personnes ont le droit de décider de la vie d'autrui.

En quelques minutes, j'ajuste mon costume, mes tubes et ma cape avant de rejoindre ma coéquipière dans le sas. La tension augmente à chacun de mes pas, mon rôle qui était toujours au second plan accède enfin à la première ligne.

- Tu as peur ? me demande Spear après avoir remis son fameux masque violet.

Je hoche simplement la tête.

- Je comprends, continue-t-elle. Mais pour te rassurer, à chaque fois que tu as l'impression d'échouer, pense à cette force qui t'aimante chaque matin et t'incite à sauver des vies, dit-elle d'un ton qui se veut rassurant.

Le vaisseau se pose avec fracas et le sas s'ouvre enfin. L'effet du trou noir agit tel le plus puissant des aimants. Une nuée de feuilles tourbillonnent autour de nous et le vent crache sa colère de toutes ses forces en m'arrachant le bandeau noir de mes cheveux que je tente désespérément de recouvrer. Dans l'échec de cette tentative, mes appuis se perdent et je suis emportée vers le sol. On me rattrape subitement et lorsque mes boucles tourbillonnantes me permettent enfin de voir, j'aperçois de qui il s'agit.

- Edi ! m'écrié-je stupéfaite en souriant.

- Alors comme ça la tronche a enfin décidé d'aller sur le terrain ? ironise Spear en se relevant, elle aussi bousculée par la tempête.

- Je le fais uniquement pour énerver Gale, répond-t-il maladroitement.

Sans perdre plus de temps, notre petit trio se dirige vers le dernier village à évacuer. Le vent crie dans mes oreilles ; semblable à de petites tempêtes, ce vide infini aspire chaque petite partie de la planète, il la grignote de l'extérieur jusqu'à sa mort.

- Nous devons nous séparer si on veut avoir une chance d'évacuer tout le monde, affirme Spear en criant pour couvrir le bruit du vent.

- Le trou noir va engloutir la planète d'ici 30 minutes, il va falloir faire vite ! précise Edi en vérifiant une dernière fois ses données.

- Edi, tu t'occupes de la forêt, Saphir des montagnes et je m'occupe du village ! ordonne-t-elle avant de partir directement vers les maisons dont les cris qui en proviennent me sont insupportables. Edi et moi nous adressons un dernier signe de tête avant de partir vers nos zones respectives.

Lorsque j'arrive sur place, de nombreuses rafales aspirent déjà les montagnes qui s'effondrent et les attirent au cœur même du vide noir. J'y vole à une allure folle pour éviter que ces roches ne blessent la population. Trois par trois, je les emmène avec moi dans les zones dévolues au sauvetage du vaisseau sans laisser place aux perturbations cosmiques ou environnementales. Quelques minutes plus tard, la population est en sécurité et le secteur évacué. J'effectue une dernière reconnaissance sur le terrain. Je regarde ma montre : 8 minutes.

Soudain, elle se dérègle et se brise. La roche autour de moi se casse et s'envole dans les airs : le trou noir est en face de moi. Aspirée par celui-ci, je m'accroche de toutes mes forces aux dernières parois qui tiennent encore debout. Leurs prises s'effritent et me coupent la peau en mille entailles, mais cela ne m'importe pas autant que ma survie. Le souffle qui se dégage du trou s'accroche à moi et m'attire en son cœur noir pareil au plus grand des champs magnétiques provoquant mes larmes. J'essaie de crier dans l'espoir que Edi ou Spear puissent m'entendre, mais le moindre son se fait aspirer. D'un coup, ma cape se déchire brusquement et mon bandeau s'enfuit pour de bon, dans quelques secondes ce sera mon tour.

Mes pensées tourbillonnent et chacune d'entre elles se demande si j'ai fait le mauvais choix, si je n'aurais pas dû rester au chaud dans le vaisseau et si ma vie n'est finalement pas aussi importante que celles que j'ai sauvées. Ce trou noir, je m'en rends compte, m'attire vers mes craintes, mes doutes et toute espérance. Je me souviens des paroles de Spear, sur cette force - celle de ma motivation véritable. Ce qui m'a aimanté quand j'ai pris position, quand j'ai rejoint l'équipe ou lorsque j'ai sauvé ces personnes, ce n'était pas cet aimant intergalactique, c'était mon aspiration à rendre le monde meilleur et à sauver des vies. Ainsi, sans aucune peur, je lâche enfin la paroi rocheuse et fais face au fameux trou noir.

Lorsque que je me retrouve devant, mes yeux s'écarquillent devant la beauté paradoxale qu'il représente pour moi. Face à cette étendue d'espace qui frigorifie ma peau, je la sens pourtant se réchauffer et briller en moi.

Tout s'illumine autour de moi tel le plus beau des soleils.

Je serre enfin les poings, prête à retrouver Spear qui m'inspire, Gale et son mauvais humour, Isabela l'hésitante et Edi dont je crois entendre la voix au loin.

Marie Jacob

Des routes aimantées

Université : étudiants, étudiantes traversent les couloirs chaque jour, et pourtant une seule chose ne change pas ici. Deux noms revenaient sans exception entre les murmures de rires étouffés et les paris secrets : Constance et Flavien. Des personnes diamétralement opposées, une femme de 22 ans en Master de Lettres, qui a un regard tranchant, aussi froid que l'hiver. Lui, un homme de 23 ans, Master en médecine, beau, une aura sombre brûlante comme le feu de l'été.

Leur rencontre avait eu lieu dix ans plus tôt dans un garage clandestin où les voitures étaient modifiées comme des armes et le cœur des moteurs comme des bombes. Ils firent une course, la première défaite de Flavien. Il lui avait offert en signe de respect un vieil aimant en forme de cœur. Intriguée, elle le porta à son cou. Ainsi jusqu'à ce jour il se perfectionna en espérant la revoir, un champ magnétique tendu entre deux âmes.

En sortant de son cours, il se fit bousculer. Il la reconnut, pas elle. Il en eut mal au cœur, chaque fois qu'ils se croisaient son regard était une morsure, chaque mot qu'elle disait une gifle rappelant qu'elle l'avait oublié. Pourtant, elle portait toujours son aimant. Leurs corps se rapprochèrent malgré eux, deux pôles incapables de résister. Son cœur se mit à battre, sans raison, il sentit une chaleur étrange l'envahir. Quelque chose en elle s'était aimantée à lui. Ils se détestaient en apparence continuellement, se chamaillaient constamment, mais ils avaient deux choses uniques entre eux.

Personne n'en savait la vérité.

Le soir à la nuit tombée, on pouvait entendre les moteurs hurler. Ce monde l'attirait encore plus qu'un simple métal, c'était une partie d'elle. Constance était là, seule au bord de la piste, les yeux rivés sur la ligne d'arrivée. Pilote prodige, silhouette magnétique, regard aussi noir que l'huile de moteur. On disait qu'il ne courait pas après la gloire, mais pour une femme. Cet homme qu'elle détestait se tenait malgré tout face à elle. Elle avait été attirée par lui comme un métal vers un aimant. Et lui, il la regarde comme une route dangereuse, comme attiré par un aimant.

Leur relation n'avait rien de doux. Elle hésitait sur ce qu'était ce sentiment, de l'amour.... De l'envoûtement. Une course sans frein.

Flavien l'avait avertie.

- Je suis un aimant, Constance. Je t'attire, mais je te détruirai et te briserai.

Elle avait souri. Elle aimait les aimants. Et les ruines. Ils avaient scellé leur pacte dans le cockpit d'une Mustang noire, lors d'un pari un soir de pluie. Flavien, lui, l'admirait d'un air doux et tendre.

- Une dernière course ! Une course pour tout changer.

Le prix ? Une somme folle. Le risque ? La mort. Elle n'avait peur de rien. Elle voulait le suivre jusqu'au bout de cette route sans but, même si elle venait à l'abîmer. Deux fragments d'un même métal, condamnés à s'attirer dans la mort de la course. Le jour de la course, les concurrents se placèrent sur la ligne, des pilotes sans nom venus pour l'argent ou la vengeance. Flavien, lui, était venu pour

Constance. Et elle pour lui. Tous deux sur la ligne de départ, elle vêtue de cuir noir, les yeux violets brillant d'un feu qu'elle ne se connaissait pas. Il s'approcha de sa voiture, posa sa main sur sa joue. Leurs lèvres s'aimantèrent, dans ce baiser il y avait tout : la colère, le désir, la peur...et l'amour qu'ils n'osaient nommer. Ils étaient aimantés.

- Si je gagne, on disparaît. Si je perds...

Il ne termina pas. Elle l'embrassa comme on embrasse un condamné. Le départ fut brutal. Les moteurs rugirent comme des bêtes. Flavien était une ombre parmi les flammes, sa Mustang glissant sur la route comme un prédateur. Constance le suivait, virage, accélération, souffle. Elle était derrière lui. Au cinquième tour, quelque chose se mit à clocher. Un bruit différent. Une vibration étrange. Elle eut un mauvais pressentiment. Quelqu'un avait dû saboter la voiture. Trop tard. La Mustang allait exploser au dernier virage. Elle comprit, elle aussi attirait le danger. Quelqu'un voulait les séparer. Définitivement. Dans une impulsion, elle prit une folle décision. Elle accéléra en plein virage serré, fonda sur la piste, Elle l'arrêta au milieu de la piste. Elle ne pensait qu'à une chose. Le sauver. Flavien la vit devant lui. Il comprit. Il freina brutalement, dérapa, l'évita. La Mustang s'immobilisa. Constance sortit de sa voiture, courut vers lui. Alors qu'ils allaient s'enlacer, la voiture rouge d'un concurrent surgit, fonda sur eux et disparut aussi rapidement qu'elle était apparue. Le choc fut violent. Constance fut projetée contre le mur. Flavien disparut dans un nuage de fumée.

A l'hôpital, Constance éprouvait le vide d'un corps brisé en mille éclats, d'un cœur en cendres. Lui était porté disparu. Pas de corps. Pas de traces. Juste une lettre, glissée dans sa veste : « Tu m'as sauvé, C. Je suis un aimant. Je dois partir avant de t'attirer avec moi tout droit vers la mort. ».

Les mois se changèrent en saisons, Constance quitta le monde des courses. Elle se noya dans l'écriture de romans. Chaque nuit, elle rêvait de lui. De sa voix. De ses mains. De cette dernière course. Elle l'aimait, mais d'un amour qui la consumait. Pas par choix, par nature. Les amants se perdent en s'aimant. C'est en aimant les moments avec lui qu'elle a aimé.

Un jour, un client arriva. Une voiture noire. Une Mustang. Mais pas Flavien. Juste un homme silencieux qui lui tendit une clé USB. Elle l'inséra dans son ordinateur. Une vidéo apparut.

Flavien, vivant. Devant une voiture rouge. Il souriait.

- Tu croyais que j'étais mort ? J'ai trouvé celui qui voulait nous séparer. Il m'a attiré, maintenant je suis le métal. Je vais le briser.

Un aimant à son cou. Y est inscrite l'initiale C.

La vidéo s'arrêta. Constance resta figée. Le jeu n'était pas terminé. La course continuait. Et l'aimant... était bien actif. Parfois l'amour n'est pas doux. Il est violent, magnétique, impossible à fuir. Il faut accepter la part d'ombre en nous.

Cynthia Desquaires

The grand finale

November 11th, 1961

It was a typical evening in Brooklyn when Mrs. Annie Clark put on her show at the Magnetic Jazz Club. She was the lead singer of a band that played there every night. It was one of the most famous clubs in America, with superstars like Bette Davis, Gene Kelly and even Katharine Hepburn who would come every now and then to enjoy the fanciest of jazz shows. Mrs. Clark was wearing her blue dress with a pearl necklace and red lipstick, as usual. She was very superstitious about performing live and had her habits, like any other stage artist. She performed for two hours every night, singing covers of famous jazz songs, and sometimes, when she felt like it, she would try and sing her own melodies. She never had any commercial success, but her voice was so mesmerizing that everyone at the club was hypnotized at the sound of her voice.

At the end of her shows, she usually thanked her band and the owner of the club, Mr. Jones. He was a tall grey-haired man thought to be about fifty, and rumour has it that he had links with the Mafia in Staten Island. He loved it when Annie thanked him at the end of the show. He loved to be at the centre of people's attention, it was in his nature, like a magnet attracted by the fridge door. He had always had good relationships with his employees; indeed, Annie and her band were not the only ones working here. There was Mr. Davis, a tiny but plump man always smoking and working at the bar, who had met Mr. Jones 10 years before and they had become friends; then you also had Miss Turner, who was very young and had beautiful blonde hair, always wearing the most gorgeous dresses – nobody knew how she could afford that; she was another performer, but she was far less talented than Mrs. Clark so she usually performed as an opener, and finally there was Mr. Paulson, an average white man like dozens of others you might see in the streets. He was a very secretive man, often in the wings because he was responsible for the lighting, sound and stage production.

Mrs. Clark was excited about her performance of the night because it was her five hundredth show, but little did she know it would be her last.

As soon as she stepped on the moving platform that would lower her from the ceiling to the stage, she knew something was off. Was it because she argued with her boss about that raise he promised her a few months ago or was it because she had lost her favourite ring? She did not know really.

As soon as the platform started to go down, the lights went off, the whole club was in complete darkness for at least thirty seconds, and suddenly everyone heard a loud thud and a scream from the stage. Then the lights went back on, pearls started rolling across the floor, people got to their feet and saw that poor Mrs. Clark was dead. She had fallen from the platform and broken her neck, blood was running all over her body, her blue dress now stained with it.

People in the room started to panic. Fortunately, Detective Williams was used to this place and was in the audience every weekend. He was there that night and saw it all. He stood up from his chair, looked around and shouted:

"Everybody stay calm, I am Detective Williams from the NYPD, I will be handling this case from now on. Nobody is leaving this place until I find out what just happened."

He knew it was not the procedure and he would get into trouble for doing that, but he was desperate for a case, as he had learnt the week before that he was assigned to the archival section of his precinct after he had punched a murder suspect during an interrogation.

"Who is in charge of this place?" asked Detective Williams.

Suddenly a man emerged from behind the stage, arranging his suit, appearing completely lost.

"I am! My name is Mr. Jones, how can I help?", he asked in panic.

"Well, I need you to gather all of your employees right now!", said Detective Williams.

Detective Williams asked for everyone's name, Mr. Jones nodded to Mrs. Turner and Mr. Davis to come to him and Williams went backstage to call Mr. Paulson. However, he was not there. His seat was empty and his desk had been knocked over. What had happened here?

He noticed something on the floor. It was an empty glass of whiskey stained with red lipstick, with gold letters on it, placed under the desk as if it had been carefully hidden by someone, and a broken ashtray that must have fallen from the desk during a fight. There were many papers and a remote on the floor as well as drops of blood that Williams immediately noticed. Something strange had happened there, but the question remained, where was Mr. Paulson and was it his blood?

Detective Williams came back into the room and asked:

"Does anybody know what happened behind those curtains? Where is Mr. Paulson?"

"What is it, what do you mean where is Mr. Paulson?" Mr. Jones answered.

"Well, he is not there, the room is a mess and there is blood on the floor," he added angrily.

Miss Turner and Mr. Davis exchanged a discreet glance. Detective Williams saw them and asked:

"Do you have anything to say?"

"Well, Miss Turner and I were at the bar when it all happened so how could we know?" retorted Mr. Davis.

Detective Williams was lost, he could not understand what had happened. However, only one person was backstage when it all happened and that was Mr. Jones. He appeared from backstage after asking who was running the place, and so became his main suspect.

Suddenly sounds were heard from the closet beside the stage – someone knocking on the door, as if trying to get out.

"Help me get out of here, I have been locked up," yelled a man, maybe Mr. Paulson.

Detective Williams hastened to get him out and asked for the key. Mr. Jones gave him a key pass that opened every door of the club. He opened the door and saw Mr. Paulson completely numb with shock. He had blood on his face, which made it clear that it was indeed his blood he had found backstage.

"Are you okay sir?" asked Detective Williams, worried.

"I believe it would be more appropriate to ask Mr. Jones if he is all right," uttered Mr. Paulson in a vindictive way.

Mr. Jones turned red. Everyone was staring at him. He did not know what to say or what to do. Mr. Paulson got back to his feet and yelled:

"You are going to pay for what you have done tonight."

He started to run towards Mr. Jones. Williams could not do anything to stop him, he pushed Mr. Davis and Miss Turner on his way and started to punch him. Mr. Davis interfered and shouted:

"Stop, stop it, you guys are insane!"

They stopped fighting but stared at each other in a devilish way. Detective Williams was completely lost and assumed that if they had fought here, this would explain what happened backstage, but why would they? Also, he noticed that Miss Turner grabbed something on the floor while getting up and put it in her purse. But he decided that he would take care of that later. Mr. Paulson pointed his finger at Mr. Jones and declared:

"You see, Detective, that man right here knocked me out just before the show, so I would not interfere with his plans!"

"Can you please calm down and explain what happened in detail," asked Detective Williams on a more serious tone.

"Well, I had a discussion with him last night, he told me he had had enough of Annie's claims for a raise, that she threatened to leave the show, and he asked me to scare her tonight with the platform. I didn't do it because I'm not like him, a so-called mafioso that finds pleasure in threatening others and abusing his power to achieve his goals. The truth is, you are a nobody, an impostor. You will rot in hell for what you have done to her!" uttered Mr. Paulson as he turned red with anger.

"I swear I did not knock him out, you have to trust me detective," replied Mr. Jones.

"Then what were you doing backstage?" Williams asked.

Mr. Jones pulled out from his suit an envelope with wads of cash inside, he sighed and said:

"I planned on putting this envelope in her locker, this was supposed to be her raise, I had long thought about it and she truly deserved it, do you think I would have killed her the night I was about to give her a raise?"

"Mr. Paulson, did you see him clearly or not?" Williams asked.

"Well, to be completely honest, I was not facing him. I have just assumed he had done this to me," he replied, somewhat embarrassed.

Detective Williams was as confused as ever; it was proof enough that was not him. He did not know what to do. But then he remembered.

"When these two gentlemen were fighting earlier, I saw you grab something on the floor Miss Turner, what was it?" he asked her.

"Oh, nothing, that was only a tissue," she replied with a faint smile.

"Well can I see it please?"

"Why would you see my tissue?" she retorted angrily.

He seized her purse and noticed the tissue, but it contained something. He unwrapped it and saw a small packet of what seemed to be cocaine.

"That is a lot of cocaine you have here Miss Turner. Now wait here for a minute."

She was so embarrassed and did not know what to respond. Detective Williams went backstage to take that empty glass he had seen before, pointed to it and said:

"I see there are initials on this glass, 'T.T', back there. Is it yours?"

"Oh, silly me, yes, I must have forgotten it earlier before my opening performance. You know I always drink a little before going on stage," she smiled.

"I thought you would be smarter than that young lady! You see that tiny stain of lipstick right there, what colour is it?"

"Well it is red of course, why are you asking me that?"

"And what is the colour of your lipstick?" he asked.

She was in complete shock; she had been unmasked. She was not wearing any lipstick, so she admitted everything. She had given drugs to Mrs. Clark before her performance, but she said she did not intend to make her overdose. All of a sudden, Mr. Davis pulled out a gun from behind him and aimed it in their direction.

"Alright, now leave her alone and everybody will be fine."

"What are you doing?" yelled Mr. Jones.

"Oh, shut up, you really don't understand, do you? Come to me honey." Miss Turner went beside Mr. Davis and held her by the arm.

Then he continued, as angry as ever:

"For years I have been treated like a dog, stuck behind that damn bar while you got all the attention, do these people know that I helped you build this place?" he shouted. "Yes, I have helped Miss Turner kill Annie. In fact, it was my idea. I heard your little conversation with Paulson last night, and I have been thinking of different ways to get rid of you for a while now. It was the best opportunity that had been given to me, and I knew immediately that you would be suspected if anything happened to her or to anyone in here. So, just an hour before the show, I went backstage, crushed an ashtray over his head, and I locked him up in that closet. Then I reached to Miss Turner and gave her the powder so she could pour some of it in Annie's drink before going on stage. Then, just before the beginning, when she was on that platform, I reached for the emergency generator beside the bar and made the place go dark. I had this remote that was connected to a sort of magnet to make the platform move. And it worked, until that detective showed up. Now, I am afraid you are all going to die."

Mr. Davis shot a bullet at Williams, but he managed to dodge it. Meanwhile, Mr. Jones, in a surge of bravery, ran in the direction of Mr. Davis and reached for his gun. Mr. Davis was so heavy that he fell and Williams arrested him.

Fifteen minutes later, police officers arrived and journalists swarmed the club. Detective Williams could almost feel the heat of the camera flashes on his skin. And as the two criminals were led away, Detective Williams turned to Mr. Davis with a faint smirk and said:

“See? You’re the main attraction now.”

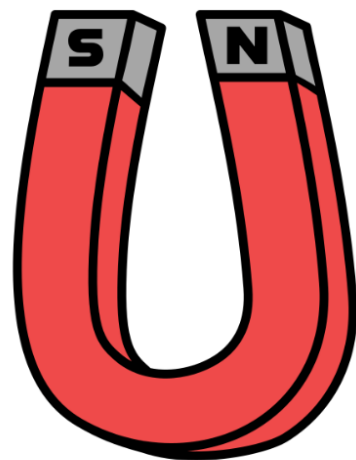
Hugo Doudet

Aimant

N'est-il pas là,
Le véritable sens de ce lien,
Celui qui traverse les mirages comme les averses
Celui qui donne un sens à ce qui semble abstrait
Celui qui explique l'attirance ressentie et cette joie qui se crée,
À mesure que le temps passe, lui ne se lasse pas.
Quand les feuilles orange tombent,
Quand les écureuils passent en trombe
Comme attirés par la saison,
Comme éclairé par la raison
Ce sentiment ne disparaît pas.
Il est là, toujours, même quand on ne le voit pas.
L'hiver arrive mais, toujours présente
Cette impression, cette connexion
Entre nous et ce qui nous semble flou
Froid et verglas liés,
Mais jamais plus aimé.
C'est alors que le printemps
Sort de ce manteau blanc,
Mais n'empêche pas ces gens
De continuer à s'aimer, plus que jamais
L'été vient nous rencontrer et nous offrir des possibilités,
Des nouveautés, de nouveaux liens tissés
De nouvelles connexions, semblables à la rencontre entre les saisons.
Mais pour certains il est toujours là
Lui, qui ne cesse de l'aimer.
Ce lien c'est l'attirance irrationnelle
Ce lien c'est l'amour inconditionnel
Pouvant varier, changer voire disparaître
Mais qui finit toujours par être expliqué et renaître.
Ce que l'on peut dire de cet aimant, c'est
Que celui-ci est bien plus qu'un simple moment
Non, il est bien plus
Il est à la fois amour, partage et sensation
À n'importe quelle saison,
Il est attirance, élégance et partage d'ondes
Il est la connexion entre nous et ce monde.

Jade Bouchetout

Comptes rendus de lecture et entretiens



***La Femme de ménage*, de Freida McFadden, 4 janvier 2023, City Edition,
Trad. Karine Forestier**

Il a beaucoup fait parler de lui ces derniers temps. *La femme de ménage*, c'est le premier tome d'une série de quatre livres (*Les Secrets de la femme de ménage*, *La Femme de ménage se marie* et *La Femme de ménage voit tout*). Ce thriller est écrit par l'américaine Freida McFadden. Avant d'être autrice, c'est un médecin, et dans ses écrits, elle met en avant des aspects psychologiques : ses personnages sont souvent guidés par leurs émotions les plus sombres, leurs pulsions ou leurs traumatismes. Cela permet au lecteur d'entrer au cœur de la complexité de l'esprit humain, un thème central dans *La Femme de ménage*, où l'on découvre peu à peu la frontière floue entre la posture de victime et la manipulation. Le métier de McFadden lui donne sans doute une connaissance du comportement humain qu'elle transcrit dans ses intrigues pour renforcer la tension psychologique et la crédibilité de ses personnages.

Pour l'anecdote, Freida vit dans une maison de trois étages avec sa famille et son chat, donnant sur l'océan. Les « escaliers grincent et gémissent à chaque pas, et personne ne pourrait vous entendre si vous criiez. À moins que vous ne criiez très fort, peut-être. » Ces détails, qu'elle partage avec humour, illustrent bien le climat de huis clos angoissant que l'on retrouve dans le roman. Sa propre expérience de l'espace domestique, à la fois familial et inquiétant, permet de nourrir l'ambiance de *La Femme de ménage*, où la maison devient dans un sens, un personnage à part entière, un lieu majestueux à première vue, qui peu à peu devient menaçant et incertain.

Dans ce premier tome, nous plongeons dans les débuts du personnage de Millie Calloway. On découvre cette jeune femme au passé douteux, qui vit dans sa voiture et cherche du travail. Elle postule en tant que gouvernante pour la famille Weinstester, à New York. C'est un tout nouveau monde qu'elle découvre : une grande maison, un beau jardin, de grandes pièces et une nouvelle routine de vie. C'est pour elle une chance de repartir à zéro. Millie est ravie de travailler pour cette famille, elle doit faire les tâches ménagères quotidiennes et s'occuper de leur fille Cecelia, contre un très bon chèque. Mais les jours passent et Millie comprend vite que ce job de rêve va vite tourner au cauchemar. Un escalier grinçant ? La porte de sa chambre qui ne se ferme que de l'extérieur ? Un lit à même le sol ? Et Nina, la maîtresse de maison, qui se comporte de façon étrange avec Millie... Un jour oui, un jour non... Ce qui permet à la jeune femme de se rapprocher indirectement de son mari, Andrew. Des événements et des rumeurs inquiétantes vont inciter Millie à se méfier. Elle ne connaît pas réellement les gens avec qui elle vit...

Pour ce qui est de l'intrigue, on est au cœur de la vie quotidienne de Millie en passant par ses pensées intérieures et celles des autres personnages. Cette manière de passer d'un personnage à l'autre nous aide à essayer de démêler le vrai du faux. En tant que lecteur, on se retrouve parfois piégé par ce jeu psychologique où on ne sait plus qui est la victime ou le bourreau.

Ce roman est captivant du début à la fin car la frontière entre justice et folie y est très mince. Millie est d'abord présentée comme une victime, puis on essaye tant bien que mal de la suivre dans ses réflexions et ses prises de décisions. L'instance narrative, principalement centrée sur Millie et Nina, nous plonge dans

leurs pensées et leurs émotions les plus intimes. On découvre ce récit à la première personne et cela nous rend encore plus proche des personnages et de ce climat de doute permanent. À chaque chapitre, on remet en question ce qu'on croit savoir : Freida McFadden joue habilement avec la fiabilité du récit et pousse encore plus notre réflexion.

Au-delà du suspense, le roman met en avant plusieurs thématiques importantes comme la condition féminine. Les deux personnages féminins principaux, Millie et Nina, incarnent deux réalités opposées : l'une, précaire et dépendante, au passé lourd, subit le regard et le pouvoir des autres ; l'autre, aisée et respectée en apparence, se révèle prisonnière de son rôle de femme au foyer et d'épouse modèle. À travers leur confrontation, McFadden interroge la manière dont les femmes sont enfermées dans des schémas sociaux ou domestiques qui mènent parfois jusqu'à la folie.

Le livre aborde aussi la notion de pouvoir dans l'intimité du foyer : qui domine réellement ? Le mari, par son statut social et économique ? La femme, par sa maîtrise du quotidien et de la manipulation émotionnelle ?

Ainsi, *La Femme de ménage* dépasse le simple cadre du thriller psychologique : l'intrigue ne repose pas uniquement sur la victime ou le crime, mais sur l'étude des émotions, des motivations et des rapports de pouvoir entre les personnages. C'est un roman à la fois captivant et dérangeant, où l'intrigue repose sur une réflexion plus large sur la place des femmes, les apparences sociales et la lutte pour reprendre le contrôle de sa vie.

Tiffany Guimard

J'AI TROUVÉ MA SIMORGH

« Une plume tombe et colore le globe, alors chaque être humain trouva une couleur de cette plume et repeignit le monde à son image » - explication du rôle de la Simorgh par Leila Anvar, traductrice du *Cantique Des Oiseaux*.

Le cantique des oiseaux

Je suis un mauvais élève. Nous nous sommes donné rendez-vous un dimanche soir, Yann et Marie m'attendaient au bar. Ils venaient de voir *Une Bataille Après l'autre*. J'arrivais sans avoir entendu un seul mot du projet artistique que portent le couple et leurs amis depuis deux ans. Je n'en savais rien, mais j'étais convaincu que cet entretien allait m'enrichir. J'avais été depuis longtemps attiré par le travail de Yann, sans même le connaître, alors qu'on s'était parlé cinq minutes en tout depuis que je l'avais rencontré pour la première fois. Ce qui est certain, c'est que je l'avais rêvé, et je ne sais toujours pas si c'est par quête de savoir ou par désir d'être comme lui un artiste que j'allais à sa rencontre. Toujours est-il qu'il me paraissait naturel que cela ferait part de mon initiation au métier de journaliste. Ce soir-là, une bribe de mon parcours commençait, il croisait *Le Cantique des oiseaux* que je découvrais à travers Yann, et qui traverse chacun•e de nous à sa manière.

Yann est metteur en scène, comédien, interprète, parolier, écrivain ; avec l'art comme témoin de son existence, la constante nécessité de rêver l'autre, en espérant qu'iel fasse de même. Il y a deux ans, avec Marie, il a eu vent d'un de ces ouvrages perses aux allures oniriques, riches d'une reliure aux ornements dorés et de gravures dans l'esprit des ouvrages du XIIème siècle. Avant de l'ouvrir, il ne savait pas qu'il entrerait dans une étude transversale du *Cantique des Oiseaux* avec la « grande affaire de sa vie : les problèmes d'amour entre les êtres, des révoltes amoureuses ».

Le Cantique des Oiseaux, poème perse écrit par Farid Od-dîn 'Attar à la fin XIème siècle, retrace le parcours initiatique de tous les oiseaux du monde qui sans dieu, sans amour ni raison de vivre, s'envolent à la recherche de l'oiseau divin, la Simorgh. Au cœur de ces quelque 4700 vers lyriques, la troupe est constamment confrontée à de nouvelles épreuves spirituelles, métaphores d'un défaut de l'âme qui ronge les êtres. Mais comment ne pas abandonner lorsqu'on avance vers une destination qu'on ne connaît pas ? Sans savoir quel bénéfice tirer d'un parcours périlleux ? À l'instar de ces contes perses de l'époque – tels que les *Mille et Une nuits* – les pèlerins plumés sont guidés par la huppe (Oiseau qui apparaît au roi Salomon dans la Bible) qui, pour répondre à chaque plainte – ces maladies qui empêchent l'être de progresser dans le monde – raconte une histoire teintée d'optimisme pour convaincre ceux tentés par l'abandon.

À l'arrivée, seulement 30 oiseaux, éreintés, rêveurs, avec comme seule raison de vivre la vue de cette Simorgh, sa prophétie, sa vérité, son amour. Mais quelle n'est pas leur surprise lorsqu'ils se retrouvent face à eux-mêmes, en face d'un miroir qui les réfléchit tout entier. Est-ce l'oiseau divin ? Est-ce eux ? La Simorgh serait un miroir ? Alors la quête est-elle terminée ?

Remplacez la Simorgh par chaque quête que l'humain cherche à accomplir. Mêmes questions.

Vous n'y comprenez rien ? Eux non plus.

Car l'amour est un langage

La troupe a choisi le nom de Saadi, un hommage au poète moraliste persan du XIII^{ème} siècle, lui-même disciple d'Attar. Les poèmes et les contes de Saadi, pleins de symboles et de morales imagées, ne vieillissent pas. Ils ont ce gout du rêve distillé dans la raison.

Partout où le groupe se représente, il n'y a pas d'espace défini. Parfois il y a une danseuse, parfois non. Parfois on conte à deux, à trois, même seul•e conviendrait. Différents vers du cantique sont entrecoupés et remodelés à chaque nouvelle représentation, peu importe la forme tant qu'on en saisit le son. Mais on chante toujours. Sans partition, peu importent les instruments (guitare, dobro, cumbadora, djembe et autres...). Pour illustrer le cantique, Marie, d'origine iranienne, a collecté des chants d'amour populaires des années 40 autour du Bassin méditerranéen. Dans un entremêlement de langues grecques, israéliennes, espagnoles, turques, arabes, on chante l'amour. Il se dessine dans chaque mot et il n'est pas besoin de les comprendre pour les ressentir. Interpréter *Le Cantique des Oiseaux*, c'est effacer la langue au profit du langage, rendre visible l'invisible.

Il faut alors saisir toute la dimension de cette interprétation, et comment elle résonne en chacun•e de cell•eux qui suivent le vent d'une vie. Cell•eux qui doutent, aiment, rêvent, se perdent, se raccrochent et retombent. Yann l'a bien compris, ou disons plutôt qu'il l'expérimente à travers ses lectures mystiques.

Et le rêve une réalité

F - « Cela fait maintenant deux ans que, avec Saadi, tu interprètes *Le Cantique des Oiseaux*. Quel a été l'élément déclencheur du lancement de ce projet ? »

Y - « Disons que chaque interprétation que je fais tient toujours compte de l'interlocuteur auquel je veux m'adresser. Ça fait 3 ans que je suis avec Marie, je ne me serais pas lancé dans cette aventure sans elle. Je suis incapable de faire quelque chose qui sorte directement de moi, je ne peux pas m'adresser à l'universel, alors tous mes projets s'adressent à quelqu'un, et c'est souvent à mon amoureuse, ou à mon amoureux du moment.

Mais les récits de la culture soufi m'ont toujours intéressé, j'ai le nez dedans depuis que j'ai 15 ans, ce sont des poèmes tellement bizarres... »

F - « Bizarres ? »

Y- « Ce sont toujours des textes très complexes, l'interprétation change constamment en fonction du lecteur, il faudrait être spécialiste pour déchiffrer froidement les messages cachés dans les textes. Mais c'est comme tous les textes mystiques en fin de compte ; je ne suis pas croyant mais ce genre de récits poétiques et lyriques m'ont toujours frappé par leur beauté, et par leur tentative d'expliquer la vie par des codes, des images associées. L'objectif est d'arriver à les lire, je ne suis pas sûr de les comprendre, mais la possibilité d'emprunter à des formes souvent assez savantes au service d'un savoir gnostique — cette idée et cette culture soufi du Dieu ensemble, qui est louée par cette Simorgh comme miroir de l'âme des 30 oiseaux – c'est de ce point de vue-là que ça me touche.

Moi - « L'idée du Dieu ensemble ici est illustré par cette Simorgh, on ne sait pas si cet oiseau divin existe vraiment où s'il sort justement d'un idéal convoité par les oiseaux. Comment arrives-tu à t'identifier à cette métaphore à la fin du récit ?

Y - « Cette Simorgh, cette ambiguïté du rêve et du point de vue, c'est un peu la quête suprême pour moi. La grande affaire de ma vie ce sont les problèmes d'amour entre les êtres, les révoltes amoureuses. Finalement on est tous comme ces oiseaux, remplis de doutes, avec le besoin de se rêver.

F - « À quelle sorte d'amour penses-tu ? »

Y - « L'amour amoureux, justement cette idée d'imaginer l'autre, de rêver l'autre pour qu'ensemble on puisse être meilleur que l'on est. Ne pas trop décevoir le rêve de l'être aimant. »

Moi - « L'objectif serait donc d'être rêvé par l'autre ? »

Y - « Si quelqu'un par hasard est amoureux de moi, ça me paraît invraisemblable, je suis quelqu'un de plutôt laid, pas trop intelligent, alors si quelqu'un m'a aimé, il m'a rêvé. Alors il faut que je travaille pour faire rêver les gens, il y a une histoire d'amour dans le regard du spectateur, les gens sont là pour une heure ou deux, parfois ils payent, c'est difficile de ne pas décevoir le rêve qu'ils ont créé autour de ma prestation. »

F - « Mais alors qui est-on si ce n'est le regard, le rêve de l'autre ? »

Y - « Mon existence dépend du rêve de l'autre, je mourrai comme ça.

Dans beaucoup de ses œuvres, Romain Gary définit bien cette invention de soi pour moins décevoir l'autre. À l'inverse, il illustre aussi ce devoir d'inventer l'autre pour le rendre meilleur. Les choses sont inventées par le regard, et inversement. Le cosmos tient grâce à la beauté rêvée du regard porté sur l'autre.

Il y a surtout ce passage dans *Holy Motor* de Leos Carax que j'adore, un film surréaliste dans lequel un dialogue s'instaure entre le personnage principal - Monsieur Oscar - et un homme sorti de nulle part qui lui demande :

- Certains disent que vous avez l'air un peu fatigué, pourquoi vous continuez ?
- Je continue comme j'ai commencé, pour la beauté du geste.
- On dit que la beauté est dans l'œil de celui qui regarde
- Mais si personne ne regarde ?

Y - Alors j'essaye de ne jamais oublier, chaque matin, de rêver mes amis, mes amours quand ils sont là, et d'imaginer que je suis rêvé également, meilleur que je ne le suis.

F - « Alors que la notion d'espoir et de renouvellement transperce *Le Cantique des oiseaux*, le monde actuel nous confronte à des enjeux bien différents (guerres globalisées, crise climatique...). N'est-ce pas trop innocent que de vouloir aujourd'hui s'identifier à un tel optimisme ? »

Y- « Oui, on peut déjà se demander si dans 30 ans la planète n'explosera pas totalement, outre l'écologie mais aussi toutes les guerres qui éclatent, tout ça c'est pas très joli, alors comment trouver de la joie le matin ?

Eh bien moi je ne crois qu'à ça, au rêve d'un monde meilleur. Pourtant je ne crois pas être complètement naïf – pas plus qu'un autre – mais on a toujours le droit à une nouvelle bataille, c'est *Une Bataille après l'autre* (film de Thomas Anderson que Yann venait de visionner avant de me rejoindre). Il y'a une phrase dans un de mes recueils (Nous sommes la petite fille qui parle à voix basse, recueil de poèmes publié sous le pseudonyme de Rose Poussière) qui illustre bien cette idée : « Je crois que nous n'avons qu'apparemment perdu ».

En tant qu'artiste, la lutte est perpétuelle ; celle de suivre sa passion, sa raison de vivre, face à la précarité du métier et au manque cruel d'investissement financier dans toute forme d'art. « Aujourd'hui ce n'est pas très bien vu de faire des choses artistiques. Mais il y a autre chose, comment continuer à produire sans argent ? Il y a un regard là-dessus, d'une société qui considère que ça ne vaut rien. ». Car on le sait maintenant, ne plus rêver l'art, c'est le laisser disparaître derrière la face violente du monde. Ne plus rêver l'art, c'est se priver d'imagination et voir remplacée la création artistique - libératrice - par la violence des actualités, celles où toute forme de rêve est condamnée.

Alors, pour trouver la Simorgh, toujours se rappeler ce que m'a dit ma huppe ce soir-là : « Nous n'avons qu'apparemment perdu, »

Flavien Gautier

Objectif Rose

Lors du forum des associations qui a eu lieu le 5 et le 6 septembre derniers, j'ai découvert l'association *Objectif Rose*, qui lutte contre le cancer du sein. Pour ce mois d'octobre, l'association présente son exposition photo à la salle Augustoritum à Limoges, pendant deux semaines. Pour l'occasion, j'ai pu rencontrer une partie des membres de l'association et poser des questions à l'un d'entre eux.

Pouvez-vous vous présenter et nous parler de l'association *Objectif Rose* ?

Je suis Nicolas et je suis membre du conseil d'administration de l'association *Objectif Rose*, qui va avoir bientôt deux ans. On est une association de sensibilisation à la prévention du cancer du sein, qui fonctionne autour de trois piliers, que sont l'art, notamment l'art photographique mais pas seulement, le bien-être du corps et de l'esprit, et le sport.

Avant, il n'y avait pas d'autres associations en lien avec le cancer du sein sur Limoges ?

Sur Limoges, il y a déjà beaucoup d'associations qui sont en lien avec le cancer du sein, notamment le Comité départemental 87, relais de la Ligue contre le cancer qui est au niveau national. Il y a d'autres associations qui soutiennent les personnes victimes de cancer, pas exclusivement du cancer du sein, notamment l'association Phénix Attitude, l'association Avenir, l'Institut du sein au sein de la clinique Chénieux, et aussi l'Association d'oncologie médicale et de radiothérapie au sein du CHU de Limoges. On n'est pas la seule, mais nous on a une porte d'entrée qui est différente de toutes ces associations-là. On est la seule association qui propose une exposition comme format de prévention.

Et c'est la deuxième année que vous faites cette exposition ?

Oui, c'est la deuxième édition. L'année dernière, on avait fait une édition avec des photos autour du thème des fleurs. Et cette année, on a voulu prendre un petit peu de légèreté et c'est pour ça qu'on a choisi un thème plus aérien. Dans l'exposition, il y a des plumes, des oiseaux, pleins de petites choses qui rappellent l'aérien, pour enlever la pesanteur, associée au cancer.



Comment l'exposition s'organise-t-elle ? Et pour le shooting, j'imagine que les personnes sont volontaires pour poser ?

Notre association s'organise autour de deux dates importantes : l'exposition qui a lieu aujourd'hui, du 17 au 31 octobre, pour Octobre Rose. Et puis, au début de l'année, c'était le 8 mars 2025, on a fait une journée de rassemblement. Elle permet de présenter un panel de soins de supports qui existe. Cette année, on a fait connaître de la kinésithérapie spécialisée, la dermatographie réparatrice. Une tatoueuse, Archi Tattoo, qui fait reconnaître le tatouage artistique comme moyen de reconstruction à part entière. On a également voulu mettre en avant la réflexologie avec Delphine Baudin, on avait aussi la Mutuelle Entraîn qui a présenté ses actions de prévention. On a accueilli l'association *Jeune et Rose*, qui s'adresse aux femmes de moins de 50 ans et qui porte beaucoup sur l'autopalpation. Elles sont une vingtaine dans l'équipe, composée en grande partie de patientes et de femmes touchées par la maladie. Leur objectif est de faire changer le regard sur la maladie en passant par l'humour. Elles sont porteuses de nombreux projets comme les ateliers "pouet-pouet", pour apprendre l'autopalpation. Et pour aller plus loin, La Bande dessinée du Télététon parle du cancer du sein, des facteurs de risques... Pour tout comprendre de la maladie. Parce qu'aujourd'hui, on parle beaucoup de dépistage, de 50 à 74 ans, mais on parle très peu de prévention. L'autopalpation se fait tous les mois, elle est gratuite, elle se fait à la maison et l'auto-examen mammaire est accessible à tout le monde, il ne faut pas un niveau de médecine extraordinaire. C'est vraiment de l'observation et de la palpation. C'est accessible à tout le monde, quel que soit son âge, quel que soit aussi son sexe, parce que le cancer du sein, ça ne touche pas que les femmes, ça touche aussi les hommes.

Et j'ai aussi vu les petits mots, à côté des photos, une certaine Laura était beaucoup citée. Est-ce que c'est la photographe ?

Cette année et l'année dernière, on a fait appel à deux photographes, parce qu'on a quand même 83 participant.e.s et on ne peut pas photographier 83 personnes dans des conditions optimales. Parce qu'on souhaite qu'il y ait une convivialité, une bienveillance. Ce n'est pas un défilé. On souhaite mettre les gens en confiance parce qu'ils posent nus. Ils se mettent à nu aussi. Ils mettent leur corps mais aussi leur histoire, leur émotion à nu, devant le photographe. Donc il faut prendre le temps de créer de belles photos, pour une belle exposition. Derrière l'objectif, il y a Laura, qui est photographe et présidente de l'association. On avait aussi Lucie cette année, qui nous a suivi et qui devrait nous suivre l'année prochaine.

Comment avez-vous sélectionné les photos ?

Déjà il y a une sélection technique, on enlève les photos floues, les photos noires. Ensuite c'est vraiment l'émotion qui est dégagée. Parfois, c'est une sélection qui fait un petit peu mal au cœur, on doit enlever des photos qui plaisent mais on n'a que 112 cadres. C'est aussi une sélection qui se fait de manière collégiale. Ce n'est pas une seule personne qui sélectionne les photos, pour voir « Oui celle-là, elle dégage quelque chose », « celle-là elle est bien, techniquement c'est une très belle photo mais sur cette photo-là, la personne en question est plus mise en valeur ».

Pour participer au prochain événement, il faut donc être au rendez-vous, le 8 mars 2026 ?

Non, actuellement on est en train de chercher la date, on se consulte entre nous pour trouver la date du rassemblement. On diffusera l'information dès qu'elle sera arrêtée sur nos réseaux sociaux : Instagram, Facebook (@ObjectifRose), et LinkedIn. Et puis on fait aussi un post sur le groupe « On sait que tu viens de Limoges », c'est là où on a le plus de personnes qui répondent car on commence à avoir une communauté de personnes qui nous suivent et c'est aussi ça l'important : la diffusion.



Crédit photo : Tiffany Guimard

Tiffany Guimard